

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(décembre 2007 – février 2008)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. Pierre Drachline (*L'Île aux sarcasmes*, Flammarion) « écrit comme l'on cogne son front contre la vitre embuée d'un motel », *Le Nouvel Observateur* du 13 décembre.

« La vie se finit toujours tragiquement parce qu'on meurt » Marie-Dominique Lelièvre auteur de *Sagan à toute allure* (Denoël) interrogée par Guillaume Durand dans *Esprits libres* sur France 2 le 11 janvier.

« Je garde surtout un souvenir épouvantable du ghetto culturel dans lequel mes parents m'avaient enfermé. Ma mère ne lisait que *L'Observateur*, *Le Monde*, *Télérama* » Michel Drucker, enfant du ghetto, dans *Le Monde* des 17-18 février.

Références. C'est *Le Figaro littéraire* du 6 décembre qui s'en fait l'écho : il paraît que dans le fameux *Times Literary Supplement*, un critique anglais compare la prose de Claudel à celle d'Hemingway. Précision : on parle ici de Philippe Claudel.

« *Je dis nous* [Guy Dupré, *La Table Ronde*] est long cri époumoné d'un grand écrivain national à la Hugo, aujourd'hui terriblement seul ! », *Madame Figaro* (29 décembre). Qui est Dupré ? « Un écrivain journaliste cramponné à la "feue France" de Péguy, d'Alain-Fournier, de Barrès à la mèche noire balayant la colline de Domrémy ou de Bernanos pourfendeur des "barbares d'en bas" ». Selon *Le Figaro littéraire* (10 janvier), « le secret de Dupré tient à la splendeur d'un héritage d'héroïsme et de rêves, passé au tamis étroit d'une conscience malheureuse et dont ses livres recueillent une fine poussière d'or et de terre meuble. »

Joël Egloff, *L'Homme que l'on prenait pour un autre* (Buchet-Chastel) vu par *Le Figaro littéraire* (10 janvier) : « D'un mot ou d'une expression [...], le roman frôle parfois les abîmes métaphysiques de l'existentialisme sartrien ou ceux plus philosophiques de Shakespeare. »

« En tête de chaque chapitre de son livre *Cécilia* (Flammarion), la journaliste Anna Bitton cite Gobineau, Wilde, Racine, Vialatte, Barrès, Sachs. Impressionnant. Elle omet seulement de préciser que ces citations de haute tenue [*sic*] sont toutes tirées du *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig ». *Le Figaro littéraire* (17 janvier) semble désormais considérer la littérature comme la chasse gardée de Dantzig.

Le Figaro littéraire du 31 janvier : Philippe Bordas (*Forcenés*, Fayard) « parle des héros, heureux ou malheureux, du cyclisme à la manière d'un La Bruyère moderne. »

« Mes poètes préférés sont les poètes français; même si j'aime Pavese, Leopardi, Dante, Pessoa, Pasolini, Yeats, Dickinson, Auden, Neruda, Goethe, Shakespeare, j'adore encore plus Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Eluard, Char, Aragon et Nerval. Nerval, c'est la beauté folle ! » Carla Bruni-Sarkozy, *L'Express* du 13 février.

« Annie Ernaux [*Les Années*, Gallimard] est bel et bien l'héritière de Tchekhov, le médecin russe dont elle admire tant la minutieuse compassion », d'après *Télérama* du 13 février. Sur le même livre, *Le Figaro littéraire* (28 février) voit encore plus loin : « Annie Ernaux s'inscrit dans la lignée des maîtres du grand style classique – le Tacite de la *Vie d'Agricola*, le Bossuet du *Panegyrique de saint Bernard*, le Chateaubriand de la *Vie de Rancé*. »

Brosse à reluire. Dans *Insomnies* (Grasset), André Brincourt « a noté quelques fulgurances spirituelles, de préférence la nuit, pour se confronter à ses grands aînés, Valéry et Cioran. Ses percutantes réflexions sont la réponse de la planète Gutenberg aux écrans à cristaux liquides. » *Le Figaro littéraire* (31 janvier) devait bien ça à son ancien éditorialiste.

Le même supplément s'extasie sur le style de Jean-Luc Coatalem (*Il faut se quitter déjà*, Grasset) « à la fois précis et précieux, enjoué et coloré, vif, nerveux, bondissant. Amoureux des beaux horizons et des ambiances tropicales, Coatalem est une façon de Tintin qui aurait lu Modiano. »

Le Figaro Magazine du 9 février ne lésine pas sur le compliment à l'égard d'Eric Zemmour (*Petit frère*, Denoël) : « Eric Zemmour, ça n'est tout de même pas rien. Il compte en France. Et comptera de plus en plus [...] Ce roman est une fresque de la France de ces vingt dernières années. Tableau balzacien d'une époque qui n'est plus balzacienne. » Au point d'assimiler ses approximations (pléonasmes, inexactitudes) à des « naïvetés qui donnent de la fraîcheur », aux « vécilles d'un écrivain emporté par son sujet. » Si tout est permis...

Le 14 février, *Le Figaro littéraire* publie une envolée de François Nourissier sur *Hôtel de l'insomnie* de Dominique de Villepin (Plon) : « Son lecteur se reconnaît au miroir. Des citations de feu traversent une prose magnifique. Un homme, un vrai homme est là, écoutez-le ! Plongez dans la grande prose, lyrique et secrète à la fois. »

Deux semaines plus tard, le même supplément s'enflamme sur *Un lien étroit* de Christine Jordis (Seuil) : « Attention, ce n'est pas un livre teinté de sensiblerie. Bien au contraire : c'est une réflexion forte, profonde, sur le sentiment et ses dépendances, sur la vie à deux [...] Disons-le tout de suite, *Un lien étroit* est porté par la plume fine, élégante de Christine Jordis [...] C'est le feu à l'intérieur d'un cœur qui porte le masque de l'apaisement [...] On se laisse séduire par des formules touchées par la grâce. Ah, ces jolis mots : "Le bonheur d'exister une minute après l'autre". »

Le coin des cuistres. « On a dit de quelques auteurs qu'ils écrivaient avec leur sang. L'encre qui coule par la main d'Anne Sibrant [*Je suis la bête*, Panama] est plutôt de la sève [...] Car Anne Sibrant est un être humain qui aurait l'ouïe ultrasensible de la chouette, l'odorat du loup et l'acuité visuelle du vautour [...] Quand elle traverse un square, son oreille est meurtrie par le craquement du germe vert des graines d'érable sous les pieds des passants », *Le Figaro littéraire* du 7 février.

Même supplément, une semaine après : « On retrouve dans *Lumière de rat* [Patrick Grainville, Le Seuil] l'univers baroque et organique de l'auteur du *Tyran éternel* et des *Flamboyants*, prix Goncourt 1976, son lyrisme, sa prose luxuriante que la chair, le sang et le sperme irriguent ». Et dans le même numéro, au sujet du nouveau tome du *Journal littéraire* de Claude-Michel Cluny (*Le retour des émigrés*, La Différence) : « Quel écrivain aujourd'hui, sait, comme lui, lever la tête et décrire "un ciel qui se voudrait dalmatique, drapé de violet et

d'or, avec de longues manches déchirées tendues dans le vide, et nous qui passons dessous" ? »

« Plus de dix années ont passé depuis sa disparition, et même son nom s'est dissous dans la longue cohorte des ombres qui s'éloignent, à pas lents, de notre époque agitée pour s'enfoncer dans la nuit de l'ingratitude », Jérôme Garcin évoque avec sobriété François-Régis Bastide dans *Son excellence, monsieur mon ami* (Gallimard). Après, c'est sûr, il s'attaque à Malraux.

Mots doux. Rubrique En panne du *Figaro Magazine* à la date du 26 janvier : « Philippe Besson [*Un homme accidentel*, Julliard] est un écrivain du dimanche qui tartine tous les jours des phrases d'une désolante platitude. » Même son de cloche dans la boutique voisine, *Le Figaro littéraire*, le 10 janvier : « A aucun moment, on n'éprouve le sentiment de découvrir autre chose qu'un exercice d'imitation laborieux [...] le décor de carton-pâte menace à tout instant de s'effondrer sur les personnages et de leur arracher leurs costumes de location [...] Que c'est académique et que c'est édifiant. Mon Dieu, s'il faut nous tourmenter, rendez-nous du sperme et de l'effroi, rendez-nous des Maurice Sachs et des Pasolini. »

Jugement du *Monde des livres* (14 décembre) sur *Les 1001 tableaux qu'il faut avoir vus dans sa vie* (Flammarion) : « Le volume a néanmoins un avantage : compact et lourd, il peut faire office de presse-papier. »

Pierre Assouline sur son blog le 19 décembre : « Pas de doute, il nous manque, Houellebecq. On se demande comment on a pu s'en passer si longtemps. Si Sarkozy avait la bonne idée de l'échanger contre Ingrid Betancourt, il est probable que la guérilla accablée sortirait de la jungle et rendrait les armes au bout de trois mois. »

« Le grand drame de Boris Schreiber [*Faux titre*, Le Cherche-Midi], c'est d'avoir eu une mère trop aimante, persuadée que son fiston avait du génie, et qui l'en aurait convaincu. D'où sa propension à se présenter, bien des années plus tard, comme un génie ignoré. [...] Avec, sinon son génie, du moins son talent, il aurait pu construire une œuvre. Mais il a passé son temps à se mortifier, à se plaindre, à se tirer des balles dans le pied. » Schreiber avait alors quatre-vingt-cinq ans. Pour *Le Figaro littéraire*, il était déjà enterré, un mois avant sa mort réelle le 11 février.

On a pu entendre dans *Jeux d'archives* (France Culture, 26 janvier) un échange entre Céline et André Parinaud qui l'interroge en 1958 sur ce qu'il pense de ses contemporains : « Mauriac ? Un directeur d'école libre qui a mal tourné. Giono ? Insignifiant. Montherlant ? Insignifiant. »

Sur son blog *Lettres ouvertes*, à la date du 15 février, Raphaël Sorin aligne les pastiches commis par Hélène Marienski dans *Le Degré suprême de la tendresse* (Héloïse d'Ormesson) : « Passons sur l'imitation de Céline (convenue), de La Fontaine (besogneuse), de Christine Angot (qui se pastiche toute seule), de Montaigne (lourde), de Tallemant des Réaux (je vous conseille d'ouvrir au hasard ses *Historiettes*, vraiment réjouissantes), de Perec (sinistre comme l'original)... »

Il y a des pamphlets qui portent. Jacques de Saint-Victor (*Le Figaro littéraire* du 17 janvier), manifestement, a du mal à avaler non seulement le contenu de celui dû à Alain Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* (Lignes), mais aussi le succès qu'il rencontre. Son article du *Figaro littéraire* ne s'attaque donc pas seulement à l'auteur (« vieux professeur marxiste » aux « obsessions ringardes »), à son livre (« petit livre », « libelle excessif et sans profondeur

historique », « consternant ») mais aussi à ses lecteurs : « public captif » victime d'une « régression infantile, nostalgie stalinienne ». Bref ce succès « témoigne d'une crise chez ceux qui s'en délectent ». Conclusion inquiétante : « La pensée totalitaire fait-elle son retour en France ? »

Célia Bertin consacre une biographie à Jean Voilier, qui fut l'égérie de Giraudoux et de Valéry (*Portrait d'une femme romanesque, Jean Voilier 1903-1996*, de Fallois) mais aussi la directrice des éditions Domat. On ne sait si on y trouve le texte de la lettre qu'elle envoya à René Fallet pour lui signifier son refus d'éditer *Le Triporteur*, et qu'on a plaisir à citer ici : « Lorsque vous étiez mineur, trouvant votre talent majeur, les éditions Domat n'ont pas craint de signer un contrat avec vous. Vous êtes majeur, votre talent devient mineur. Nous vous autorisons donc bien volontiers à triporter vos œuvres où bon vous semblera. Déchirons tout simplement notre contrat sans autre forme de procès. »

Questions. « Au fond, qu'est-ce qui sépare "pipi popo" et "Vas [sic] aux toilettes, mon chéri" ? », Claude Duneton, *Le Figaro littéraire*, 6 décembre.

Question posée par *Le Figaro Magazine* (2 février) à Jean-Christophe Ruffin, écrivain ambassadeur : « Vous tenez votre vocation médicale de votre grand-père docteur. S'il avait été bûcheron, vous auriez coupé du bois ? »

Prix. Hors période étudiée mais intéressant : « Christophe Donner a refusé le 6^e Prix Découverte *Le Figaro Magazine* - Fouquet's, qui lui a été décerné par sept voix contre deux à Delphine de Vigan et une à Thibault de Montaignu. C'est son droit : Jean-Paul Sartre refusa bien, en 1964, l'honneur que lui avait réservé certaine académie suédoise... », *Le Figaro Magazine* (24 novembre). Et voilà les breloques du *Figaro* élevées au rang du Nobel.

Le Monde des livres (1^{er} février) nous apprend que le Prix du Livre incorrect a été attribué à Jean Clair pour *Malaise dans les musées* (Flammarion). Soit. Un coup d'œil sur la composition du jury donne la mesure : Jean Sévillia, rédacteur en chef adjoint du *Figaro Magazine*, Christine Clerc, (la « petite sœur des riches » selon *Le Canard Enchaîné*) journaliste au *Figaro Magazine* et au *Figaro*, Éric Zemmour, journaliste politique français, attaché au *Figaro*, Chantal Delsol, qui se définit elle-même comme libérale néo conservatrice, épouse de l'ancien ministre Charles Million, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Jean-Jacques Beau, auteur des *Sources secrètes du Da Vinci Code*, Bruno de Cesse, rédacteur en chef de *Valeurs actuelles*, Paul François Paoli auteur, en 2000, de *Comment peut-on être de droite*. Rien que des spécialistes en subversion.

Les avis sont partagés. Sur Yann Moix (*Mort et vie d'Edith Stein*, Grasset). Pour *Le Figaro littéraire* du 14 février, « Il y a dans ce livre à la fois grec, juif et chrétien où rôde l'ombre choisie de Charles Péguy, de fortes intuitions et de jolis moments d'improvisation poétique. C'est une mélodie, un psaume, une rhapsodie en prose toute hérissée de ces fusées dont raffolait Charles Baudelaire. C'est un livre frimeur, mais pas un livre bâclé. Il y a de l'urgence dans le style de Yann Moix, partant de la vérité dans ses pages ». Nelly Kapriélian, intervenant dans *Le Masque et la Plume* le 27 janvier était plus lapidaire : « Je me demande si Grasset ne lui paye pas des camps d'entraînement l'été pour devenir de plus en plus con ».

La page des sports. « Son hymne à Françoise Sagan [celui de François Bott, *Femmes de plaisir*, Le Cherche-Midi] commence par une remarque inédite : l'auteur de *Bonjour tristesse*

est née le premier jour de l'été, un 21 juin, comme Sartre et Platini. Belle manière de rappeler qu'elle fut une jongleuse de mots, une dribbleuse de désillusions », *Le Figaro littéraire* du 6 décembre.

Françoise Dorin dans *Le Figaro* du 8 décembre : « Je refuse d'inscrire la profession d'écrivaine sur mon passeport. De même, lire, quelque part, le mot footballeuse me fait souffrir aussi fort que ces jeunes femmes lorsqu'elles s'affrontent sur un terrain. »

Le Monde des livres du 15 février donne un portrait de Régine Detambel : « Tous les jours, chez elle, elle brûle des kilomètres sur le caoutchouc de son tapis d'entraînement. Je ne peux pas m'arrêter, explique-t-elle. Sinon, tout est fini. » Ca doit quand même sentir le caoutchouc brûlé au bout d'un moment.

Habit vert. *Le Figaro littéraire* du 6 décembre rapporte les mots de Jean Cau tirés de son livre *Le Candidat* (Xenia) dans lequel il raconte sa candidature malheureuse à l'Académie française : « Prononcer l'éloge d'Edgar Faure, en habit vert et palmé d'or ! Moi !... Elu, en effet, j'eusse succédé à ce Fregoli cuit et recuit, mariné et faisandé, décomposé et recomposé dans toutes les sauces de trois républiques... »

Pharmacopée. Le 17 janvier, dans un article de Claude Duneton, le défenseur du beau langage du *Figaro littéraire*, consacré à un fait divers médical, on trouve cette conclusion : « l'erreur de manipulation paraît de même nature, transposée à la haute technicité, que l'erreur de ces peuplades conquises dont nous nous sommes tant moquées [sic] parce qu'elles mangeaient les suppositions qu'on leur offrait ». Apparemment, les suppositoires ne passent pas.

Autopromotion. Madeleine Chapsal présente ainsi le tome II de son *Journal d'hier et d'aujourd'hui* (Fayard) : « Comme la plupart des écrivains, je prends des notes au fil des jours sur les événements qui constituent la trame de mon existence et de ma réflexion... C'est à la demande de mon éditeur que j'ai pris le parti, dans le tome I, de publier des textes datant de ma jeunesse, de mon âge plus mûr, entremêlés à d'autres rédigés récemment. Dans le tome II, je recommence ce mélange des époques ou plutôt je le continue. Non sans une certaine appréhension : après la parution du tome I, quelques-uns de mes dires m'ont fait expulser du jury Femina... Ont-ils paru trop vrais ? Toutefois, que serait un Journal qui ne le serait pas ? Et que va provoquer ce tome II ? Il y est encore question d'écrivains, de prix, de littérature mais aussi de bien d'autres choses – comme de l'amour... »

Simone. Femme du trimestre, Simone de Beauvoir, centenaire oblige. Ceux et celles qui l'ont rencontrée se sont répandus dans les colonnes au mois de janvier comme attendu mais toutes les interventions n'ont pas été louangeuses. *Le Figaro littéraire* du 10 janvier s'est risqué à un face-à-face Sagan-Beauvoir dans lequel c'est la première qui emporte manifestement l'adhésion : « Incontournable, le célèbre "On ne naît pas femme, on le devient", du *Deuxième sexe*. On ne fait pas plus passe-partout. Chez Sagan, la première phrase de *Bonjour tristesse* plante déjà la grâce de son style » ; « L'un des talents de Sagan réside dans le choix de ses titres pris dans Eluard ou Racine. *Bonjour tristesse*, *Dans un mois dans un an*. Mais aussi *Aimez-vous Brahms ?*, ou *Un peu de soleil dans l'eau froide*. En face, la prose beauvoirienne apparaît bien morne, enserrée dans le carcan de l'idéologie, celle d'une prof de philo qui ne veut pas séduire mais convaincre. » D'ailleurs, Beauvoir est prénommée Simon en tête d'article, hommage à ses combats féministes sans doute. Le 17 janvier, Raphaël Sorin sur son

blog *Lettres ouvertes* est plus féroce sur Beauvoir : « Faut-il vraiment, centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir oblige, rouvrir le Goncourt 1954 et se farcir cette coulée uniforme de prose grisâtre ? », et s'appuie sur les avis de Bernard Frank : « Ce style sans vie, poussiéreux, cette accumulation impuissante de mots : vous l'avez reconnu ? C'est le style de la bande, l'abominable style sartrien... » (à propos des *Mandarins*) et Annie Le Brun : « C'est un livre bouffi dont les diverses enflures ne sauraient faire oublier les flottements répétitifs du propos » (sur *Le Deuxième Sexe*). Jusqu'à Michel Drucker, devenu écrivain avec son autobiographie (avec la pose qui va avec, la main au front, la lippe boudeuse, c'était à la télévision chez Guillaume Durand le 1^{er} février) qui se souvient de l'interview de Simone de Beauvoir qu'il dut réaliser pour la télévision en 1979 : « Une intolérance antipathique. Elle m'a humilié. Qu'est-ce que vous avez comme bagage, jeune homme ? Vous savez que je suis professeur de philosophie ? » Dans *Le Nouvel Observateur* du 7 janvier, Nathalie Sarraute avait donné le ton : « Maman et Sartre se donnaient souvent rendez-vous à Saint-Germain-des-Prés [...] Que Sartre ait des histoires avec de jolies jeunes femmes, Beauvoir l'acceptait. Mais qu'il admire à ce point une femme d'une cinquantaine d'années en train d'inventer le Nouveau Roman lui était proprement insupportable. Alors Beauvoir a détourné Sartre de maman. [...] Ma mère trouvait ridicule l'attitude de Simone de Beauvoir. Elle n'aimait pas davantage son œuvre, sauf bien sûr *Le Deuxième Sexe*. Pour le reste, elle trouvait que c'était écrit avec un fer à repasser. » On retrouvera Claude Sarraute dans le même hebdomadaire le 18 février toujours aussi chatouilleuse pour ce qui concerne l'héritage maternel dans un écho intitulé « Robbe-Grillet a tout piqué à maman » : « Alain Robbe-Grillet aimait bien maman. C'est normal: il l'avait entièrement dépouillée. »

Ca manquait. Apparition d'une rubrique « Le coup de cœur du libraire » dans *Le Monde des livres*. Florilège : « Le style est incisif, la psychologie des personnages est époustouflante de réalisme et de cruelle lucidité » ; « L'écriture est précise, attachante, subtile [...], se savoure lentement : il le faut pour mieux profiter de ce moment hors du temps qui pourtant s'ancre dans des souvenirs familiaux que nous pourrions partager » ; « La romancière dresse le portrait de Mélanie [...] et dessine à travers cette héroïne disgracieuse l'histoire d'un corps à corps avec son corps, combat fatal, perdu d'avance » ; « Ce beau roman, servi par une écriture dense et sobre, a la dimension d'une allégorie » ; « Un premier roman terrifiant de cruauté et d'injustice » ; « Un magnifique roman sur la peur, la solitude, le temps qui passe, mais aussi sur l'amour, écrit avec une belle élégance ». Pas de doute, les libraires peuvent prendre la place des critiques : ils écrivent de la même façon.

Décibels. Après *La grammaire est une chanson douce*, Erik Orsenna signe *Vive l'A380* aux éditions Fayard.

Mot de la fin. « S'il n'est pas tout à fait lisible, *Furioso* (Dmitri Bortnikov, MF) gagne sûrement à être éructé », *Libération*, 14 février.